

L'.....URBANISME
& l'..ARCHITECTURE

→ sommaire ..

L'URBANISME p. 1

La ville de Léopold .

La ville de Stanislas .

L'ESSOR MONUMENTAL p. 3

Les constructions de Léopold .

Les constructions de Stanislas .

PLAN DE CLAUDE DE LA RUELLE p. 5

Les objectifs de Charles III .

l'organisation de la Ville-Neuve .

Nancy à la fin du XVI^e siècle .

PLAN DE BELPREY p. 7

Les évolutions au XVII^e siècle .

Les aménagements menés par le duc Léopold .

Les aménagements menés par le duc Stanislas .

L'ARCHITECTURE p. 9

Le métier d'architecte .

Les ordres : éléments régulateurs .

de l'architecture classique

Emmanuel Héré .

Jean Lamour .

LES JARDINS p. 19



Un **urbanisme rationnel** : les **nouveaux quartiers**. Léopold, prince « éclairé », voulait pratiquer un urbanisme rationnel et éviter les constructions anarchiques. —> Ainsi, un **règlement publié en 1706** interdit aux particuliers d'entreprendre des constructions ou des réparations sans l'accord de l'intendant des bâtiments, le sieur André. **Une ordonnance de 1710** oblige les bourgeois à adapter leur maison à des normes de hauteur et d'alignement. Les propriétaires ayant des cours ou des jardins s'ouvrant sur les grandes rues sont contraints, contre une indemnité, d'édifier des bâtiments conformes aux plans. Cette législation permet de donner à Nancy, avant même les travaux de Stanislas, une organisation rationnelle. —> Peu à peu, **les espaces libres disparaissent à l'intérieur de la cité**. L'espace situé entre la Ville-Vieille et la Ville-Neuve, longtemps laissé à l'abandon, se peuple de nouvelles demeures ; ce sont d'abord de simples maisons en planches, puis des maisons en pierre de taille. Au-delà de ces demeures, au nord de la Ville-Neuve, s'étend une vaste promenade plantée d'arbres, l'Esplanade. À partir de 1715, de nombreux arbres sont abattus et quelques maisons sont construites. Dès 1725, Léopold décide d'y concevoir un lotissement rationnel pour les particuliers ; il y impose un alignement strict et des délais de construction très brefs. C'est ainsi que s'édifient la face nord de l'actuelle rue Stanislas et la face sud de la rue Gambetta. La distribution des autres terrains libres (entre la rue de la Visitation et la rue des Carmes, entre la rue Saint-Dizier et la future place Stanislas) se poursuit au bénéfice des artisans et des négociants. À l'Est, on commence à tracer la rue du Manège en 1720.

—> Au-delà des anciens remparts, des aménagements sont entrepris. À la sortie Est, sur la route de Saint-Nicolas-de-Port, il n'existe que quelques bâtiments au début du XVIII^e siècle : l'ermitage de la Madeleine, la chapelle de Bonsecours et, entre les deux, de petites exploitations agricoles. À partir de 1715, on bâtit sans cesse le long de cette voie. La population de ce faubourg devient si importante qu'on décide d'y élever une succursale de la paroisse Saint-Nicolas : l'église Saint-Pierre. Au Nord, on construit aussi le long de la route vers Metz.

L'amélioration des conditions de vie. Le duc Léopold s'efforce d'améliorer les conditions de vie de la cité, qui connaît à l'époque une forte croissance démographique.

—> **Les chaussées sont réparées et pavées** avec soin. **L'eau est assainie et mieux distribuée** : les vieux chéneaux de bois peu étanches, qui acheminaient l'eau des côtes de Boudonville jusqu'à la ville, sont remplacés par une conduite en pierre de taille. En 1726, un réservoir est construit afin de retenir les eaux de la commune de Vandœuvre. Les anciennes fontaines sont remises en état et des ponts sont édifiés. —> La municipalité s'attache à **la propreté des rues** et surveille les travaux de voirie. La ville devient plus salubre. Chaque matin, la sonnerie de la « berloque » (cloche du guet) invite chacun à balayer devant sa porte ; ensuite, des voituriers chargent les ordures.

—> La ville cherche également à se prémunir contre **les incendies**. Les propriétaires et locataires sont tenus de faire nettoyer leurs cheminées au moins une fois tous les trois mois. Les fours particuliers et le stockage des matières inflammables dans les demeures privées sont interdits. Des murs mitoyens doivent s'élever au-dessus de la pente des toits, de manière à faire obstacle à la progression des flammes en cas d'incendie. En 1719, les premières pompes à incendie sont achetées et placées, avec des chariots et des seaux en cuir, dans une vaste remise située rue du Maure-qui-Trompe. —> **L'éclairage des rues progresse**. En 1715, le duc fait placer deux cent cinquante lanternes à suif, attachées à des cordages tendus d'une façade à l'autre ou sur les places, fixées à des bras de fer. Elles sont allumées du 24 octobre au 24 mars, puis rangées dans les entrepôts de la ville. Chaque année, des bourgeois sont désignés pour allumer les lanternes de leur quartier. ●



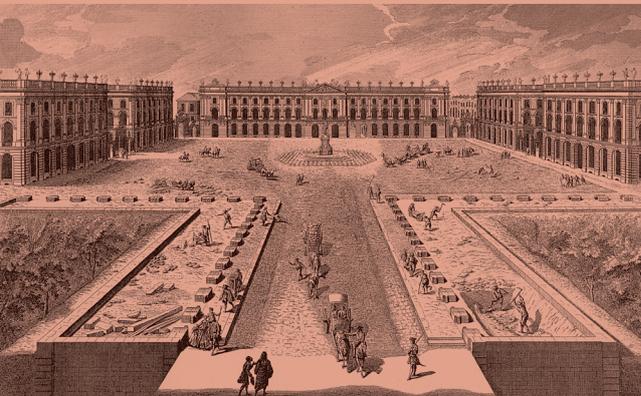


Un urbanisme destiné à créer une unité. À l'arrivée de Stanislas en Lorraine, Nancy se compose de deux villes distinctes séparées par un rempart : la **Ville-Vieille**, d'origine médiévale, et la **Ville-Neuve** de Charles III. L'idée de Stanislas est d'unir les deux villes par une troisième, sans détruire le rempart qui les séparait et dont la France exigeait le maintien. Stanislas fait donc percer une brèche dans le rempart pour y élever une porte en forme d'arc de triomphe. Le duc conçoit lui-même le principe général de l'œuvre et en confie la réalisation à son premier architecte, Emmanuel Héré. Il prend soin de surveiller toutes les étapes de la réalisation.

→ **La place Royale**, centre de cet ensemble, forme un quadrilatère de 124 mètres sur 106. Le côté sud est occupé par l'**hôtel de ville**, aux avant-corps légèrement en saillie, de manière à éviter la monotonie. À l'intérieur de l'édifice, un vestibule coupé de deux rangées de colonnes s'ouvre sur un escalier décoré d'une rampe de Jean Lamour. Au premier étage, le salon carré s'orne de fresques de Girardet célébrant, sous forme d'allégorie, la bienfaisance du roi de Pologne. À l'Ouest et à l'Est, on retrouve des dispositions similaires : **quatre pavillons** sont couverts de terrasses aux balustrades ornées de vases, de génies ou de trophées, comme pour l'hôtel de ville. Sur le côté nord, des pavillons bas, appelés « **basses faces** », encadrent l'arc de triomphe. Ils répondent à la nécessité de protéger la ville en offrant la possibilité de tirer depuis les remparts situés derrière. Ils permettent également de dégager la perspective en direction des collines de Malzéville. → La place Royale se prolonge ainsi vers la **Carrière**, place des tournois créée au XVI^e siècle. À l'extrémité nord de cette place, la **Nouvelle Intendance**, destinée aux représentants du roi de France, est reliée à la place par une colonnade en hémicycle. → La place Royale ordonne toutes les activités de la ville. Elle rassemble de grandes instances administratives, judiciaires, universitaires et financières (hôtel de ville, Collège de médecine, hôtel des fermes, cour souveraine). Les loisirs y sont également présents : le premier café de Nancy, le café royal, est établi dans un des petits pavillons proches de l'arc de triomphe.

Autour de cet ensemble s'articulent les rues conduisant aux principaux quartiers : la rue de la Congrégation (rue Maurice Barrès) vers la primatiale, la rue des Jacobins (rue des Dominicains) et la rue de la Poissonnerie (rue Gambetta) vers les centres du commerce, les rues Stanislas et Sainte-Catherine vers les quartiers résidentiels conçus par Stanislas ; l'arc de triomphe (arc Héré) ouvre la voie vers la Ville-Vieille. →

Ainsi, la place conçue par Stanislas n'enrichit pas seulement le capital monumental de la ville, mais elle réalise encore l'unité des trois villes. Elle crée un nouveau principe d'urbanisme qui s'inspire de la place de la Concorde (ancienne place Louis XV) achevée quelques années plus tôt à Paris. ●



Vue de la place Royale en chantier.

Recueil Emmanuel Héré

© Bibliothèque municipale, Nancy / cliché Ville de Nancy

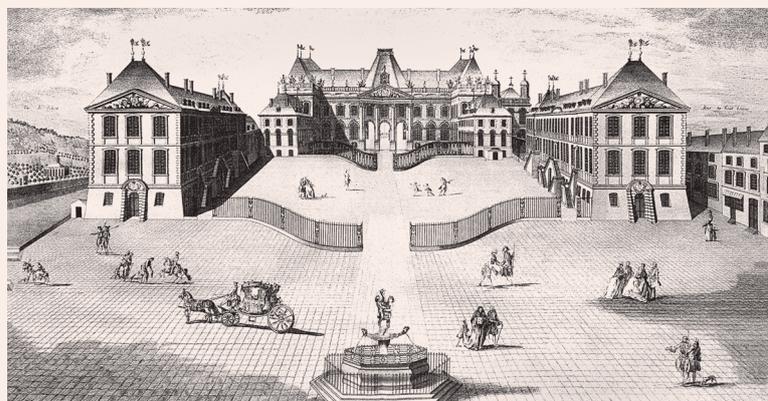


LES CONSTRUCTIONS DE LÉOPOLD

Les édifices religieux : la primatiale et l'église Saint-Sébastien. Le duc Charles III avait obtenu du Pape l'institution d'un chapitre primatial, mais il n'eut pas le temps d'édifier l'église dont il avait rêvé. La guerre de Trente Ans retarda la construction. Les travaux de la primatiale commencent au retour de Léopold pour s'achever cinquante ans plus tard. La conception est le fruit du travail de plusieurs architectes qui se succèdent : Giovanni Betto, puis Jules Hardouin-Mansart et enfin Germain Boffrand. —> Dans la paroisse de la Ville-Neuve dédiée à saint Sébastien, en raison des fréquentes épidémies de peste, la construction de l'église est menée en quelques années, de 1720 à 1731, par Jean-Nicolas Jennesson, artiste lorrain, qui travaille successivement pour Léopold, François III et Stanislas.

Les hôtels privés. La croissance démographique de Nancy nécessite la construction d'habitations particulières. Avec le retour du duc, de nombreux nobles passés dans le camp impérial pendant l'occupation reviennent en Lorraine. Ils restaurent leurs hôtels et en édifient de nouveaux dans la Ville-Vieille, désireux de ne pas s'éloigner de la cour. La plupart de ces travaux sont confiés à l'architecte officiel du duc, Germain Boffrand. —> Sur les ruines de l'hôtel de Salm, sur la place Carrière, Léopold fait édifier l'**hôtel de Craon**, afin d'y installer sa maîtresse officielle, Madame de Craon. Dans la rue du Haut Bourgeois s'élèvent les **hôtels de Vitrimont et Ferraris** ; dans une rue voisine, est construit l'**hôtel des Loups** pour Monsieur de Curel, grand loutetier de Lorraine ; en face est édifié l'**hôtel de Gellenoncourt** pour le grand prévôt de la maréchaussée. Ces demeures s'ouvrent sur de magnifiques portes cochères ornées de frontons et permettant aux piétons et aux voitures d'accéder à une cour. Les appartements reçoivent la lumière grâce à de hautes fenêtres ; l'usage du fer forgé est habituel pour les balcons et les rampes d'escalier.

Le château de Lunéville. Pendant quatre années, la Cour vit dans le Palais ducal de Nancy. Mais celui-ci se trouve dans un état déplorable. L'importance des travaux pour sa remise en état amène Léopold à envisager l'édification d'un nouveau château princier. Le duc et son épouse Elisabeth-Charlotte, habitués à une vie fastueuse, veulent un cadre plus conforme à l'idée qu'ils se font de leur rang. Le duc prie alors le roi de France de lui envoyer le célèbre architecte Jules Hardouin-Mansart qui dessine des projets pour le Palais à Nancy et pour le château de La Malgrange. —> Finalement, le duc décide d'établir une nouvelle résidence à Lunéville. Après avoir envisagé de réaménager et d'agrandir le château construit de 1616 à 1618 par Jean de La Hière, le duc choisit, en 1702, de le raser et de construire une nouvelle résidence plus vaste et plus conforme aux goûts de l'époque. **Le plan est dressé par Germain Boffrand**, disciple de Mansart, mais la direction effective des travaux appartient au Lorrain Christophe André. La nouvelle résidence ne s'édifie que peu à peu ; on y travaille encore lorsque éclate le grand incendie de 1719. Il faut alors aménager à nouveau les appartements princiers et entamer une nouvelle série de travaux, pratiquement jusqu'à la fin du règne en 1729. —> L'ordonnance et l'allure générale du château évoquent Versailles : à l'arrière, Léopold cherche à mettre en valeur le médiocre parterre en achetant maisons et terrains et faisant tracer, par Yves Des Hours, les plans de magnifiques jardins appelés les **Bosquets**. ❁

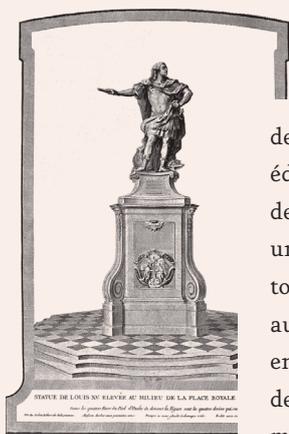


Vue du château de Lunéville,

Recueil Emmanuel Héré

© Bibliothèque municipale, Nancy / cliché Ville de Nancy

LES CONSTRUCTIONS DE STANISLAS ~



Statue de Louis XV
sans les quatre vertus,
Recueil Emmanuel Héré

© Bibliothèque municipale, Nancy
/ cliché Ville de Nancy

La place Royale et la glorification du prince. L'organisation et la décoration de la place sont l'expression de la glorification monarchique. La place de Nancy est la seule place édifiée au XVIII^e siècle non à la gloire du souverain en place mais à celle du futur prince du duché de Lorraine. En effet, au centre de la place s'élève la **statue de Louis XV** représenté debout, dans une attitude de commandement, portant une cuirasse et drapé dans un manteau royal, le regard tourné vers son royaume. Quatre vertus (la Prudence, la Justice, la Force, la Clémence) sont assises au pied du socle. C'est l'image du prince victorieux. Ce chef-d'œuvre de Guibal et Cyfflé est détruit en 1792 et remplacé en 1814 par une allégorie du « génie de la France », puis, en 1831, par une statue de Stanislas. —> La statue du roi de France n'est pas la seule expression de la glorification monarchique. Les **ornements** reprennent le même thème : les palmiers et lauriers symbolisent prospérité et gloire.

La place d'Alliance. Au sud de la porte Sainte-Catherine, dans un quartier édifié sur l'emplacement des potagers royaux, Stanislas décide de construire une place dédiée à l'origine à saint Stanislas. Mais, lorsqu'en 1756, Louis XV et l'empereur François I^{er} d'Autriche, ancien duc de Lorraine, signent un traité d'alliance, la place reçoit le nom de place d'Alliance. Au centre, une fontaine, œuvre de Cyfflé, porte des inscriptions latines évoquant la joie des Lorrains : « L'ancienne fidélité [au duc de Lorraine] et la nouvelle [au roi de France] se rejoignent en un même vœu. » (cf. fiche "sculpture" dans *Les arts*)

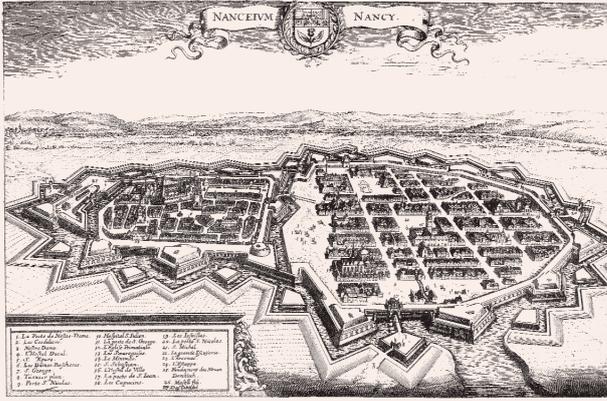
L'église Notre-Dame de Bonsecours. Peu après son arrivée à Nancy, Stanislas conçoit l'édification d'une **nouvelle église à Nancy**. Il fait alors détruire l'ancienne chapelle des Bourguignons pour la remplacer par une église plus vaste destinée à abriter sa sépulture et celle de la reine. La conception architecturale est confiée à Héré qui réalise un plan basilical simple. Mais, par sa décoration, Bonsecours est un édifice baroque : les murs sont revêtus de stucs colorés imitant le marbre ; au plafond, une fresque évoque les mystères de la Vierge. —> **Bonsecours devient une nécropole** : elle abrite, à l'entrée du chœur, accolé au mur de gauche, le monument funéraire de Catherine Opalinska, morte en 1747. En face se trouve le mausolée de Stanislas, réalisé en 1776 par Claude-Louis Vassé. Deux autres monuments funéraires sont placés à proximité : celui de François-Maximilien Ossolinski, grand maître de la maison du roi, et celui de la reine Marie Leszczyńska, dont le cœur est transporté dans le caveau de l'église en 1768. (cf. fiche "sculpture" dans *Les arts*) —> Bonsecours, par sa décoration et sa symbolique, est destinée à rappeler à Stanislas les lieux de culte de sa patrie. En effet, l'église y accueille ses saints favoris, tels sainte Reine, saint François de Paule et surtout saint Jean Népomucène, apparenté à la famille des Leszczyński. Le duc s'y rend plusieurs fois dans l'année pour y prier « à la polonaise », c'est-à-dire d'une façon très émotive (étendu sur le sol, le visage collé à terre durant tout le sacrement de communion).

La Malgrange. Stanislas est attiré par le luxe et la féerie de l'Orient. Cet exotisme trouve son expression dans les « demeures de plaisance », comme le « kiosque » de Lunéville ou la « turquerie » de la Malgrange. Léopold y avait fait édifier un château par Boffrand ; celui-ci est remplacé par une construction entièrement nouvelle, œuvre de Héré. Construit en 1739-1740, il se compose de plusieurs corps de logis unis par des galeries couvertes supportées par des colonnades. Le bâtiment principal est revêtu de faïences colorées de Hollande, d'où le nom de « **château de faïence** » donné à cette résidence. Toutes les pièces ont une décoration somptueuse (stucs, ferronneries, plafonds peints) ; le parc est agrémenté de pièces d'eau, de bosquets et de statues. —> Stanislas y fait ses séjours nancéiens les plus nombreux et les plus longs. Il y reçoit les personnalités les plus diverses : des membres de sa famille, des généraux, mais surtout des hommes de lettres, en particulier Voltaire qui y effectua plusieurs séjours. ☼

~

~

plan de Claude de La Ruelle (1611)



Ce plan met en valeur l'existence de deux villes : la Ville-Vieille du Moyen Âge et la Ville-Neuve fondée par Charles III au XVI^e siècle (1587-1598).

De La Ruelle
Plan de Nancy, 1611

© Musée lorrain, Nancy
/ cliché P. Mignot

LES OBJECTIFS DE CHARLES III

Répondre à la pression démographique : la population nancéienne est multipliée par quatre entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle. → Doter le duché d'une capitale moderne apte à accueillir les organismes divers que réclame sa fonction et les maisons religieuses que le duc veut multiplier (affirmation du caractère catholique de Nancy dans le contexte de la Réforme catholique).

→ Englober dans la ville les nouvelles maisons construites autour de la Ville-Vieille et qui ne sont pas protégées par les remparts (faubourg Saint-Nicolas).

L'ORGANISATION DE LA VILLE-NEUVE

→ Le dessin s'appuie sur 2 axes qui se coupent à angle droit :

Axe 1 : Rue Saint-Dizier en mémoire du village qui s'étendait au delà de la porte de la Craffe.

Parallèlement à cet axe sont tracées :

les rues de l'Église (actuellement rue des Carmes, Raugraff, des Quatre Églises)

la rue des Ponts (actuellement rues des Ponts et de la Visitation)

la rue Notre-Dame (rues Gilbert et Notre-Dame)

la rue des artisans (rues Bénit et Clodion)

la rue Saint-François (rues Chanzy, Léopold-Lallement, du Grand Rabbin Haguenauer)

Axe 2 : Rue des Moulins (actuelles rues Saint-Jean et Saint-Georges).

Parallèlement sont tracées :

la rue Saint-Jacques (rues Saint-Thiéobaut et de la Faïencerie)

la rue Neuve (rues de la Hache et des Sœurs Macarons)

la rue de Grève (rue Charles III)

la rue Saint-Jean bordant la Ville-Vieille (rue Gambetta)

→ Quatre emplacements libres de construction sont prévus :

Devant l'Hôpital Saint-Julien en construction ; c'est là qu'est ensuite édifié l'hôtel de ville bordant la place Stanislas.

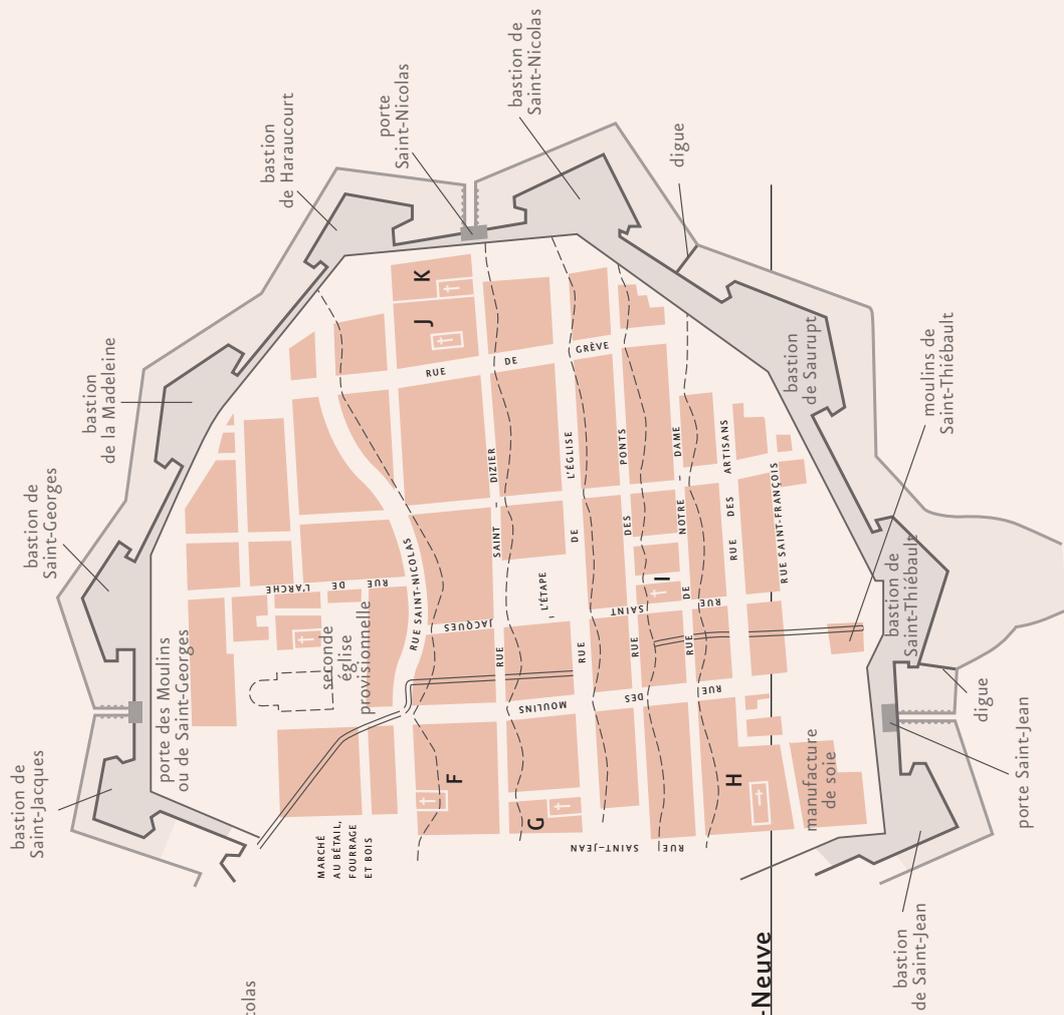
Place de la Licorne (espace entre les rues Gambetta, des Carmes et Saint-Dizier) où est édifié le couvent des Carmes.

Espace entre les rues Gambetta, du Lycée, des Carmes et de la Visitation : construction de l'hôtel de ville.

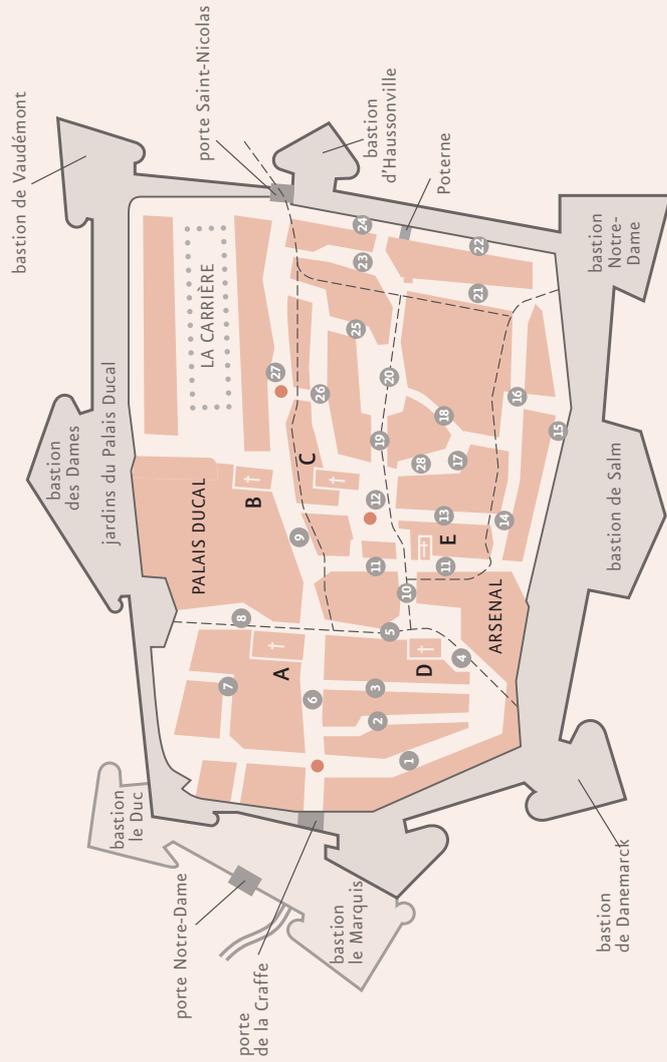
Espace entre la rue Saint-Dizier et la rue de l'Église : construction du marché.

Au total, la Ville-Neuve couvre une superficie pratiquement triple de celle de la Ville-Vieille. Des fortifications sont édifiées entre 1590 et 1620 : huit bastions sont construits ; trois portes délimitent les entrées (porte Saint-Nicolas au Sud, porte Saint-Georges à l'Est et la porte Saint-Jean à l'Ouest). ☼





Ville-Neuve

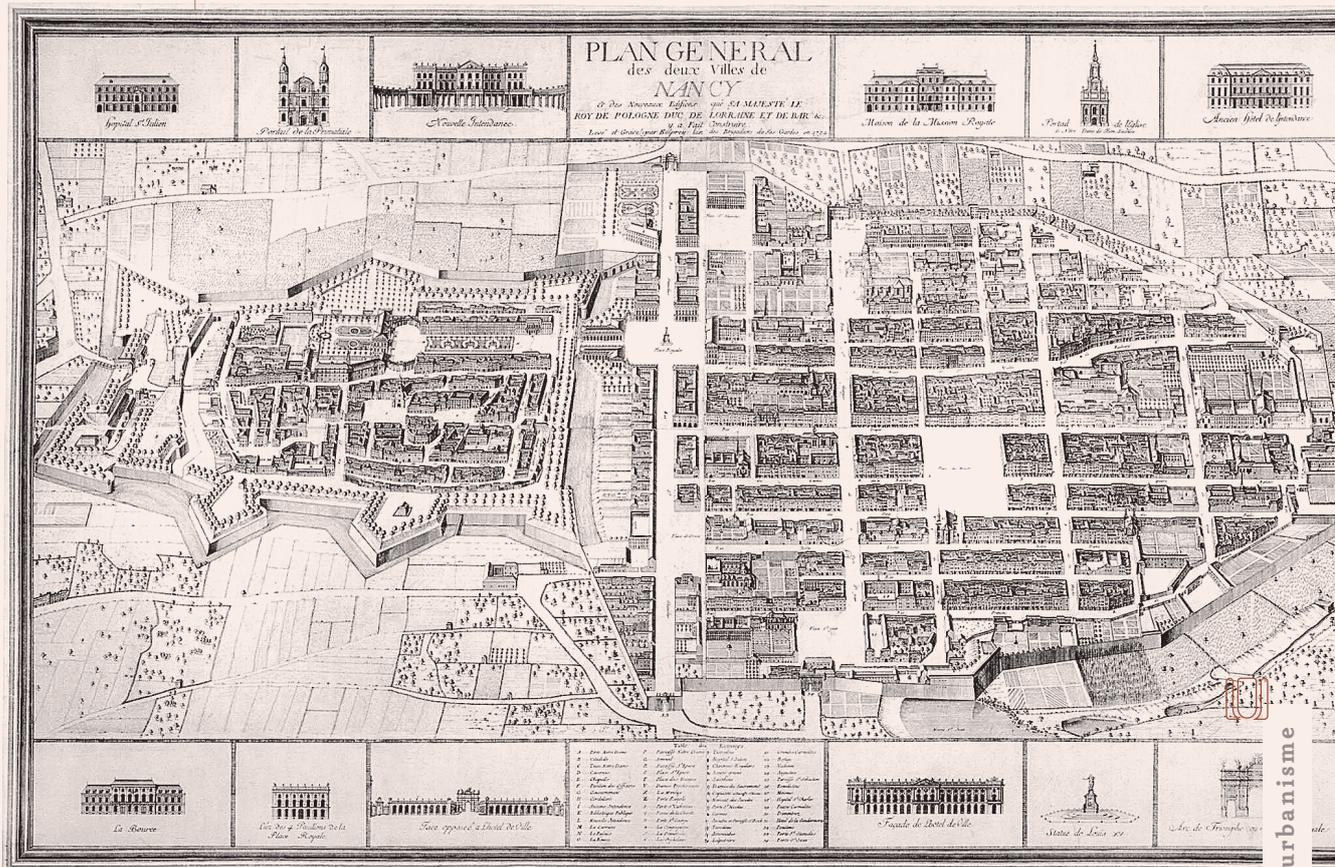


Ville-Vieille

Plan de Nancy à la fin du XVI^e siècle

- | | | | |
|----------|--------------------------|-----------|--------------------------|
| A | église des Cordeliers | 15 | rue Reculée |
| B | collégiale Saint-Georges | 16 | rue Naxon |
| C | église Saint-Épvre | 17 | rue des Étuves |
| D | église Notre-Dame | 18 | ruelle de l'Étang |
| E | église Saint-Michel | 19 | rue entre des places |
| F | église Les Sœurs Grises | 20 | Grande Place |
| G | église Les Carmes | | ou Place au Change |
| H | église Les Minimes | 21 | rue de la Monnaie |
| I | église Saint-Sébastien | 22 | rue des Écuries |
| J | église Les Capucins | 23 | rue des Comptes |
| K | église Les Jésuites | 24 | rue des Maréchaux |
| ● | fontaines | 25 | rue du Moulin |
| --- | limites des quartiers | 26 | rue derrière Saint-Épvre |
| | | 27 | rue de la Boucherie |
| | | 28 | rue du Vieux-change |

plan de Belprey (1754)



l'urbanisme

LES ÉVOLUTION AU XVIII^E SIÈCLE

À l'issue de la guerre de Trente Ans, le duc Charles IV doit démanteler les fortifications.
 Lors de la deuxième occupation française (1670-1698), Vauban entreprend l'édification de nouvelles fortifications, dont les travaux sont confiés à Saint-Lô, un de ses élèves.
 En 1697, le duc Léopold peut prendre possession du duché à la condition de démanteler à nouveau les enceintes de la Ville-Neuve et une partie des fortifications de la Ville-Vieille, qui conserve ses bastions, comme on peut le voir sur le plan de 1754.

Le plan de Belprey
 laisse entrevoir
 des modifications importantes
 dans l'organisation
 de l'espace urbain
 depuis le XVII^e siècle.

Belprey, *Plan général
 des deux villes de Nancy, 1754*

© Musée lorrain, Nancy
 / cliché P. Mignot

❧ LES AMÉNAGEMENTS MENÉS PAR LE DUC LÉOPOLD ❧

En 1697, une partie des fortifications situées entre la Ville-Vieille et la Ville-Neuve est arasée pour laisser la place à une esplanade sur laquelle est construite la future place Royale.

À la place des anciennes fortifications, **le duc fait construire un mur d'octroi** autour de la Ville-Neuve afin de contrôler personnes et marchandises aux entrées de la ville (1701 - 1714).

Le **bastion d'Haussonville** (entre la Ville-Vieille et la Ville-Neuve) est détruit. Un lotissement est créé sur l'emplacement libéré. Les rues Saint-Jean, de la Poissonnerie (actuelle rue Gambetta) et Stanislas sont aménagées.

❧ LES AMÉNAGEMENTS MENÉS PAR LE DUC STANISLAS ❧

Avec l'augmentation de la population, **des faubourgs apparaissent** (Saint-Pierre au Sud et Trois-Maisons au Nord). Le mur d'octroi est alors repoussé.

Le duc a pour objectif de relier la Ville-Neuve à la Ville-Vieille. Pour cela, il procède à de nombreux aménagements, dont le principal est l'**édification de la place Royale** (place Stanislas) par l'architecte Emmanuel Héré (1752 - 1755). Les deux fontaines, situées au nord de la place, permettent de cacher les anciennes fortifications de la Ville-Vieille (fontaine de Neptune pour l'ancien bastion d'Haussonville détruit, fontaine d'Amphitrite pour le bastion de Vaudémont).

La porte Saint-Nicolas, située près de l'ancien bastion d'Haussonville, est détruite et remplacée par un arc de triomphe (l'arc Héré).

La **Carrière**, vaste place rectangulaire destinée aux tournois et aménagée au milieu du XVI^e siècle, **est remaniée** : au fond de l'esplanade, dans l'axe de l'arc Héré, de la statue de Louis XV et de l'hôtel de ville, est édifiée la Nouvelle Intendance (palais du Gouverneur).

Dans l'axe de la place Royale, deux portes sont construites en 1761 : la **porte Saint-Stanislas** à l'Ouest et la **porte Sainte-Catherine** à l'Est.

À l'Est de la Ville-Vieille, **une pépinière d'ormes est mise en place** : c'est le futur parc de la Pépinière. À l'Ouest est aménagé le cours Léopold. ❧

l'architecture au XVIII^e siècle



Cette fiche est à lire en liaison avec celle consacrée à l'urbanisme, qui traite des principales constructions de Léopold et de Stanislas. En complément, celle-ci parle de l'architecture dans ses dimensions esthétique et sociologique à travers quelques exemples.

En outre, devant aller à l'essentiel et au mieux documenté, nous avons concentré le champ d'investigation sur l'architecture publique et religieuse au temps de Stanislas, puisque, comme l'écrit François Pupil dans *L'Encyclopédie illustrée de la Lorraine : la Vie artistique*, Nancy, 1988, « c'est le rocaille qui caractérise le mieux [l'architecture lorraine au XVIII^e siècle] ». C'est ce qui explique aussi que l'architecture paysanne et bourgeoise soit écartée, d'autant plus que l'habitat populaire est traité dans la fiche sur la vie quotidienne.



LE MÉTIER D'ARCHITECTE



La formation. Depuis 1671, il existait une Académie d'architecture à Paris, créée par Louis XIV, chargée de diffuser les règles du classicisme et indépendante des corporations. En Lorraine, au XVIII^e siècle, on n'en était pas encore là, et la profession se distinguait encore assez mal de celle d'entrepreneur. Furetière, dans son *Dictionnaire* (1690), donnait la **définition** suivante : « Architecte : qui sait l'art de bâtir, celui qui donne les plans et les dessins d'un bâtiment, qui en conduit l'ouvrage et qui commande aux maçons et aux autres ouvriers qui travaillent sous lui [...] ; se dit aussi d'un entrepreneur de bâtiments à forfait et qui doit les rendre parfaits et la clef à la main. »

—> On reconnaissait donc une primauté sur les autres corps de métier mais on ne faisait pas de l'architecte un pur homme d'études ; on comprend que la profession fût toujours regroupée avec les maçons depuis le XV^e siècle dans une corporation appelée en Lorraine le Cloître Saint-Georges. —> **L'enseignement** se faisait donc de façon traditionnelle : après quelques années en collège où l'on avait appris à écrire (français et latin), dessiner, calculer, on entrait dans un cabinet d'architecte (généralement un membre ou un ami de la famille) qui transmettait tous les secrets du métier : effectuer des relevés, connaître les matériaux, établir des plans, calculer les coûts d'un chantier, méditer les ouvrages d'architecture édités... Avec le temps la profession devint de plus en plus intellectuelle et artistique ; il s'en distingua la branche des ingénieurs (l'École des Ponts et Chaussées fut créée en 1745). —> Sous **l'influence parisienne** des grands architectes sollicités par le pouvoir local (Jules Hardouin-Mansart puis Germain Boffrand sous Léopold à Nancy ; Robert de Cotte à l'évêché de Verdun ; Jacques-François Blondel à Metz pour la place d'Armes), les Lorrains apprirent le dogme classique, transformèrent leurs conceptions et nourrirent d'autres ambitions. Si Emmanuel Héré n'éprouva pas le besoin d'aller à Paris car il apprit tout sur les nombreux chantiers de Boffrand (c'est en effet l'architecte parisien qui marqua le plus profondément la Lorraine en construisant des châteaux à Lunéville, Haroué, Aulnois-sur-Seille ; des hôtels particuliers à Nancy...), Richard Mique, élève d'Héré, poursuivit son apprentissage à Paris, vraisemblablement à l'Académie. —> On comprend aussi que les architectes, voulant se distinguer du Cloître Saint-Georges, se soient regroupés en une **Compagnie des architectes**, faisant passer un examen sérieux pour entrer dans leur société ; ils demandèrent même, en 1767, de se constituer en académie pour fonder une véritable école d'architecture ; mais le pouvoir royal refusa.



Jean Restout,

Portrait d'architecte

(Portrait présumé de Germain Boffrand)

© musée des beaux-arts, Nancy

/ cliché Ville de Nancy





Le statut social. Indispensables aux princes pour fixer leurs ambitions dans la pierre, les architectes virent dès Léopold leur statut **s'améliorer** ; Nicolas Jennesson, premier architecte de Léopold, fut assez riche pour édifier à ses frais l'église Saint-Fiacre à Nancy ; Emmanuel Héré devint presque le confident de Stanislas. Le roi de Pologne se piquait d'architecture, il avait rapporté de ses nombreux voyages des idées parfois fantasques qu'il crayonnait et que son architecte savait interpréter dans des plans rigoureux et transcriposables dans la pierre ; cela n'allait pas sans flagornerie comme le montre la dédicace de son *Recueil des fondations et établissements faits par le roi de Pologne* : « Dédier ce recueil à Votre Majesté, c'est luy offrir ses propres ouvrages ; je n'y ai fait que les rassembler, et avoir soin qu'ils fussent gravés avec précision et élégance. [...] » Cette proximité du prince payait : Héré fut anobli, devint baron de Corny, fut doté de terrains par le duc, ce qui s'ajoutait à sa pension considérable.

La construction. Ces rémunérations étaient néanmoins méritées car le travail était considérable : il fallait non seulement établir les plans mais superviser toutes les opérations de la construction, et cela souvent dans des délais fort brefs (l'ensemble des trois places nancéiennes fut construit en cinq ans) et avec des moyens limités ; pas de marbre d'Italie mais celui de Boudonville ! (sauf pour le piédestal de la statue royale). En fait, heureusement, tous les **matériaux** pouvaient provenir des environs ; la plupart des pierres de taille venaient de la Meuse : Euville ou Savonnières ; une chaux de qualité était tirée du calcaire d'Ars-sur-Moselle ; les ardoises arrivaient des Ardennes ; et la région était assez boisée pour fournir les échafaudages, les poutres des charpentes ou les nombreux piliers de soutènement enfoncés dans le sol marécageux de la place Royale (la nappe phréatique était à deux mètres sous terre) afin d'asseoir les fondations des édifices. —> Quant aux différents corps de métiers, tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, ils œuvraient de façon traditionnelle, avec des techniques non mécanisées, qui évoluaient peu. ●



ÉLÉMENTS RÉGULATEURS DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE

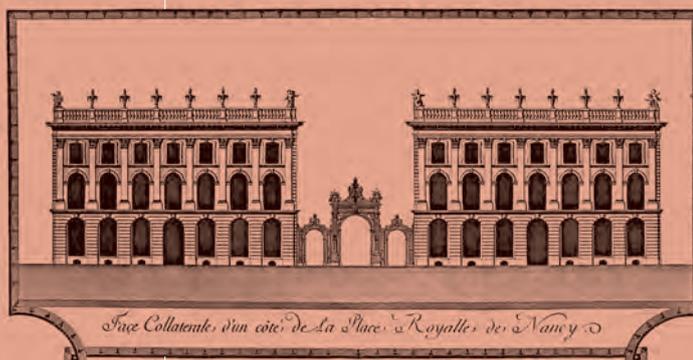
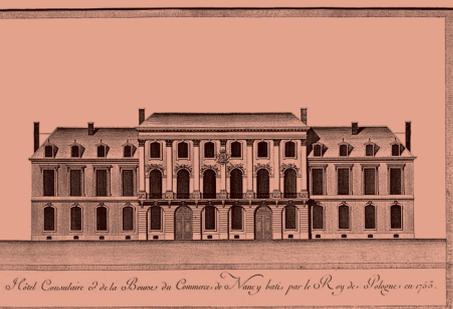
Emmanuel Héré et son maître Germain Boffrand s'inscrivent dans la **filiation classique française** dont la doctrine avait été élaborée sous le règne de Louis XIV par François Mansard, Louis Le Vau, Nicolas-François de Blondel ou Jules Hardouin-Mansart, et se transmettait grâce à l'Académie. Se réclamant de l'Antiquité, comme les Italiens, ces architectes refusaient cependant les séductions du baroque ; ils ne cherchaient, par leur art, « ni à surprendre, ni à étonner, ni à séduire, mais simplement à formuler clairement les relations abstraites qui existent entre une œuvre d'architecture et sa destination humaine, à les formuler par le rapport de ses masses, par leur échelle, le jeu de ses lignes, la manière dont elles s'insèrent dans l'espace » (D. Basdevant, *L'Architecture française des origines à nos jours*, Hachette, 1971). —> Ce style qui vise avant tout l'harmonie par la symétrie, la justesse des proportions et la soumission du détail à l'effet général, se fondait sur **la théorie des ordres** puisée dans le seul livre d'architecture légué par l'Antiquité, le *De Architectura* de Vitruve, réédité et réinterprété à la Renaissance par Serlio, Vignole et Palladio. Un ordre, au sens strict, est une colonne verticale composée d'une base, d'un fût et d'un chapiteau, reposant parfois sur un piédestal, et soutenant un entablement horizontal, lui-même décomposé toujours en trois parties : une architrave, une frise et une corniche. Les Grecs connaissaient trois ordres, supposant trois formes différentes de colonnes et d'entablements : le dorique, l'ionique et le corinthien ; les Romains ajoutèrent le toscan (un dorique plus trapu) et le composite (mi-ionique, mi-corinthien). L'importance des ordres (et ce nom même d'ordre) vient de ce que ces colonnes constituaient un module de régulation pour l'ensemble de l'édifice : le diamètre des colonnes déterminait leur hauteur, l'espace entre elles (l'entre-colonnement), les dimensions de l'entablement, etc. Pour J. Summerson (*Le langage classique de l'architecture*, Thames et Hudson, 1992), les cinq ordres « apparaissent comme des catégories aussi fondamentales pour l'architecture que le sont, par exemple, les quatre conjugaisons pour la grammaire latine. [...] Dans un édifice classique authentique, le choix de l'ordre est vital — il donne le ton. Ce qu'on fait de cet ordre, les rapports exacts donnés à ses différentes parties, les ornements qu'on ajoute ou qu'on omet, tout cela module et définit le ton. Les cinq ordres sont donc les éléments fondamentaux de la grammaire architecturale de l'Antiquité. » Les constructions lorraines de Boffrand et d'Héré, visées par l'Académie, illustrent cette esthétique dont l'origine remonte au Louvre et à Versailles ; il suffit de regarder la façade sur les jardins du palais versaillais pour comprendre la dette de nos architectes. ●

—> extrait de M. Lavenu
et V. Mataouchek, *Dictionnaire d'architecture*,
éd. J.-P. Gisserot, 1999



LECTURE DE QUELQUES FAÇADES

LA BOURSE DE COMMERCE & LE PAVILLON DE LA COMÉDIE (actuel musée des beaux-arts)



Bourse de Commerce
et Pavillons
de la place Royale,
Recueil Emmanuel Héré
© Bibliothèque
municipale, Nancy
/ cliché Ville de Nancy

Le seul édifice laissé intact sur la place Carrière par Stanislas et son architecte, Emmanuel Héré, est l'hôtel de Craon que Boffrand avait construit en 1716 pour le favori du duc Léopold. C'est ce bâtiment qui va donner la mesure et le style des façades des immeubles de cette place¹. En outre, dans un souci de symétrie, on en édifia en face la réplique exacte, c'était la **Bourse de Commerce** ; ainsi, de chaque côté de la place, deux bâtiments identiques se regardent, de même qu'à l'autre bout de la place, deux pavillons identiques se font face juste avant l'hémicycle.

—> Mais l'hôtel de Craon eut encore une influence plus déterminante sur la place Royale ; si l'on compare la façade originale de l'ancienne Bourse de Commerce avec un pavillon de la place Royale, on est frappé de la ressemblance :

même appareil à refends² pour le rez-de-chaussée,

même système d'ouvertures (grandes baies en plein cintre³ pour les deux premiers niveaux et petites fenêtres pour le troisième),

pilastres corinthiens séparant les travées des deuxième et troisième niveaux formant ainsi un ordre colossal⁴,

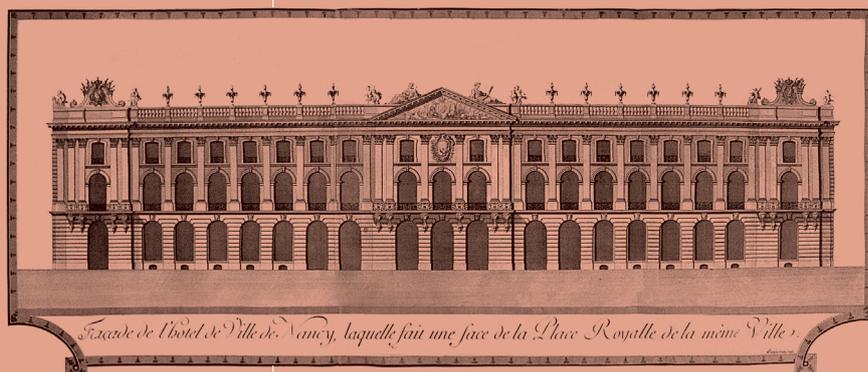
second niveau fortement souligné par un balcon,

sobriété de l'ornementation.

Si l'histoire ne nous avait pas dit qu'Emmanuel Héré avait été l'élève de Germain Boffrand, cette comparaison eût suffi pour le deviner. ●

/¹ Stanislas ordonna et subventionna la démolition des façades de la place Carrière en demandant de suivre un même modèle sans pour autant ordonner la destruction du reste des immeubles ; ce qui a dû poser quelques problèmes de raccord... /² Refend : ligne creusée dans le mur pour souligner la jointure entre deux pierres. /³ Un arc en plein cintre forme un demi-cercle. /⁴ Un ordre est dit colossal quand les colonnes ou pilastres qui le constituent s'élèvent sur plus d'un niveau.

L'HÔTEL DE VILLE & LA NOUVELLE INTENDANCE (dit aujourd'hui palais du Gouverneur)



D'un bout à l'autre de l'axe reliant les deux places, ces deux constructions se répondent, symboliquement et architecturalement. —> Symboliquement, parce que ce sont les **deux lieux du pouvoir**, auxquels sont consacrés les deux édifices les plus importants : avec l'hôtel de ville c'est le pouvoir municipal, et, par-delà, celui de Stanislas, qui y avait ses appartements même s'il n'y a jamais habité ; avec la Nouvelle Intendance, demeure de La Galaizière, intendant du roi de France, c'est le pouvoir de l'État. —> Architecturalement, Héré avait à résoudre un problème identique : **intégrer** à une place homogène un édifice plus imposant que les autres mais **sans les écraser**. Pour ce faire, il donne à chacun la totalité d'un côté de la place, ce qui signale aussitôt la majesté du bâtiment ; chaque façade, selon les principes du classicisme, s'ordonne symétriquement sur un rythme ternaire bien visible : trois avant-corps se décrochent discrètement (l'avant-corps central et les deux avant-corps latéraux). Mais chacun s'intègre à l'ensemble de façon différente. Pour la Nouvelle Intendance, Héré reprend une idée de Boffrand en prolongeant les corps latéraux par un hémicycle qui lie le palais aux autres immeubles de façon douce et englobante ; le rythme savant des colonnes, tantôt isolées, tantôt jumelées, commence au palais, se poursuit dans les courbes de l'hémicycle et s'achève dans les premiers pavillons particuliers ; il confère une unité tout en soulignant les articulations. L'hôtel de ville s'intègre différemment : par l'utilisation des mêmes éléments stylistiques que dans les autres bâtiments de la place et par le lien poétique avec ceux-ci qu'établit l'architecture de fer de Jean Lamour. Plus subtilement, on remarquera que le nombre de travées entre chaque corps latéral et l'avant-corps central est le même que celui des quatre pavillons (sept). ●

hôtel de ville et
Nouvelle Intendance,
Recueil Emmanuel Héré
© Bibliothèque
municipale, Nancy
/ cliché Ville de Nancy

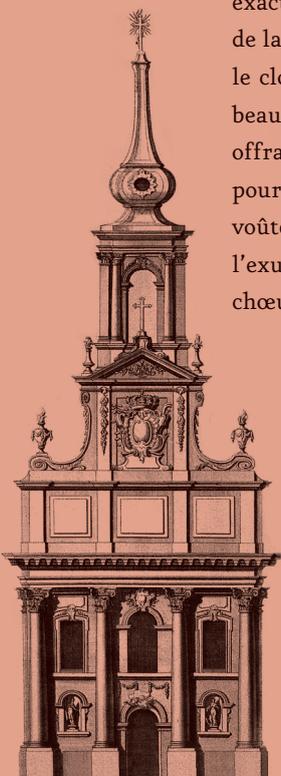


ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN & NOTRE-DAME DE BONSECOURS

Ces édifices religieux ont en commun non seulement d'avoir été édifiés dans la première moitié du XVIII^e siècle mais de **ne pas être orientés** ; on sait que, depuis le Moyen Âge, les églises sont d'habitude orientées, c'est-à-dire tournées vers l'Orient ; le fidèle, entré par l'Ouest, pénètre dans la nef en ayant son regard tourné vers l'autel, vers le chœur, vers l'Est, vers la lumière naissante, espoir de salut (c'est le cas pour l'église la plus ancienne de Nancy, celle des Cordeliers). L'abandon de cette disposition, hautement symbolique, montre un changement des mentalités : la foi existe toujours puisqu'on construit des églises, mais les préoccupations urbanistiques ont pris le pas sur l'exigence spirituelle.

L'église **Saint-Sébastien**, sans doute la plus harmonieuse de celles qui furent construites à cette époque, a sa façade à l'Est alors que ses tours-clochers sont à l'Ouest ; Nicolas Jennesson a en fait réemployé une tour, édifiée en 1682 pour l'ancienne église, mais a renversé l'orientation en tournant l'entrée vers le centre vital de la ville (son marché) ; du coup, libéré des tours, il n'était pas obligé d'élever une très haute façade ; il semble donc avoir plutôt voulu jouer la séduction et la surprise ; il incurve, de façon très italienne, la façade en l'ornementant de façon luxuriante, c'est une invitation à entrer ! Une fois à l'intérieur, c'est la surprise : on est étonné par l'ampleur de cette nef lumineuse et de ses collatéraux, ampleur que la façade n'avait pas laissé soupçonner. Les colonnes frappent par le renflement de leur fût et par l'exagération des volutes des chapiteaux ioniques : élément stylistique baroque qui correspond tout à fait à l'exubérance de la façade, qui, étant d'ordre dorique (cf. fiche "sculpture" dans *Les arts*) aurait pu prêter à plus d'austérité. Orner, surprendre, séduire, exagérer : c'est la plus baroque des églises de Nancy.

L'église **Notre-Dame de Bonsecours** est une des premières réalisations d'Emmanuel Héré ; elle fut construite de 1738 à 1741. Est-ce la raison pour laquelle elle nous paraît moins harmonieuse que ses édifices ultérieurs ? Elle semble en effet trop étroite pour sa hauteur. Il faut cependant s'imaginer que nous ne la voyons plus aujourd'hui dans le même environnement urbain ; des bâtiments ont été abattus ; en outre Héré avait une contrainte : il devait réemployer le matériau que lui fournissait le chantier de démolition du château de la Malgrange, construit par Boffrand pour Léopold et que Stanislas voulait remanier de fond en comble. Aussi les quatre colonnes engagées de la façade proviennent-elles de ce château, elles étaient situées sur l'avant-corps central ; en les réutilisant, Héré, en fonction de la syntaxe des ordres, était astreint à un certain entre-colonnement qui détermina donc la largeur de l'édifice ; en fait cette largeur a exactement la dimension de la hauteur de ce premier registre, de la base du piédestal au sommet de la corniche ; la façade commence donc par un carré parfait ; au-dessus, un large attique⁵ ; puis le clocher, qui, jusqu'à son toit, a la même dimension que le module de base, qui a donc régulé beaucoup d'éléments. On a parfois trouvé un air « polonais » au bulbe du toit ; mais, la Lorraine offrait déjà ce genre de clocher avant Stanislas ; en revanche, le goût rococo du souverain a dû être pour beaucoup dans la décoration théâtrale de l'intérieur, avec ces stucs des frères Mansiaux, cette voûte entièrement peinte de Joseph Gilles, dit Provençal, cette incroyable chaire en bois dont l'exubérance végétale préfigure l'École de Nancy, et surtout cette fausse draperie à l'entrée du chœur, juste avant les tombeaux : c'est une véritable mise en scène ! ●



⁵ Attique : élément situé au-dessus de l'entablement.

Façade de l'église
Notre-Dame de Bonsecours,
Recueil Emmanuel Héré

© Bibliothèque municipale, Nancy

/ cliché Ville de Nancy

UNE ARCHITECTURE DE FER : LES FERRONERIES DE JEAN LAMOUR

L'originalité de l'ensemble architectural de Stanislas vient de ce que le style classique, hérité de l'Académie, est tempéré par une **ornementation rocaille** qui l'adoucit et lui confère plus de grâce. Cette ornementation court sur les balustrades des toits, où alternent des trophées⁶, des vases (pots à feu), des amours ; courbes et contre-courbes animent tous ces motifs sculptés dans la pierre.

Mais c'est par le **métal** qu'elle s'exprime le mieux. Le « serrurier » du roi (on dit aujourd'hui ferronnier), Jean Lamour (1698-1771), a innové en donnant une ampleur jamais vue à son art, que l'on classe d'ordinaire dans les arts décoratifs mais qui, ici, se hausse au niveau de l'architecture. Jamais avant lui le fer n'avait participé à ce point à une œuvre architecturale. Grâce aux ferronneries, les angles de la place Royale s'adoucissent, les pavillons se relient entre eux sans entraver la circulation, les bastions se cachent derrière les fontaines tout en laissant apparaître des frondaisons ; les couleurs se mêlent, celles des pierres, des arbres, des grilles qui impriment à toute la place leur éclat d'or. Et cette dorure souligne les arabesques des rinceaux⁷, des rocailles⁸, des fleurons⁹, des culots¹⁰... et fait chanter l'ensemble.

Pour ce faire, Jean Lamour, qui avait déjà participé à tous les autres chantiers de duc, a dû résoudre des **problèmes techniques** liés à leur taille (les grilles des fontaines font 11 mètres de haut et 20 mètres de large) ; il lui a fallu un atelier plus grand (on lui a prêté l'ancienne primatiale) ; il devait assembler des tôles plus épaisses afin d'assurer la solidité ; mais des tôles épaisses se prêtaient plus difficilement à toutes les torsions qu'il leur imprimait, et il fallait que tous les assemblages, martelés, rivetés, fussent invisibles. L'artiste pouvait justement s'enorgueillir dans son *Recueil des ouvrages de serrurerie...* (1767) : « Les tôles sont si exactement appliquées qu'elles ne semblent faire qu'un même corps. Les saillies des corniches, les différents profils y sont observés avec une précision qui fait douter que ce soit du fer forgé ; à peine y aperçoit-on les rivets et les joints. Il est difficile de comprendre combien ce travail a donné de sujétion. »

Mais Lamour n'était pas qu'un habile technicien ; il **pensait en architecte** ; un coup d'œil sur les grilles d'une fontaine prouve qu'il a parfaitement assimilé le langage de l'architecture classique : arcs en plein cintre, entablements, pilastres, chapiteaux... ; mais de quel ordre ? « Les chapiteaux sont de l'ordre composite ; ils sont singuliers dans leur composition et leur exécution ; j'ose dire qu'ils sont uniques en ce genre. J'ai fait cette composition sur ce que j'ai ouï dire que l'on voulait composer un sixième ordre de l'architecture française, j'ai hasardé ces chapiteaux. » (*op. cit.*) Et il détaille les éléments qui expriment cet ordre français : fleur de lys, soleil et surtout coq au milieu du chapiteau, ce même coq gaulois que l'on voit sur toute la place soutenant les lanternes en son bec. Ainsi Jean Lamour participait-il, lui aussi, comme l'architecte, à l'œuvre politique de Stanislas en multipliant les emblèmes de la France au cœur de la Lorraine encore indépendante. ●

/⁶ Trophée : élément décoratif formé d'armes entourant une cuirasse. /⁷ Rinceau : ornement composé de feuillages. /⁸ Rocaille : ornement inspiré des grottes et des coquillages ; il est si caractéristique de l'époque Louis XV qu'il a fini par en désigner le style. /⁹ Fleuron : fleur stylisée. /¹⁰ Culot : ornement en forme de calice.

← Ferronneries de la place Royale, décor de fleurs de lys

© cliché Ville de Nancy



EMMANUEL HÉRÉ ~



Attribué à Jean Girardet,
Portrait d'Emmanuel Héré

© Musée lorrain, Nancy / cliché C. Philippot

Architecte de Stanislas, c'est lui qui sut mettre en œuvre les idées les plus folles comme les plus sages du roi de Pologne, à qui il doit toute son ascension sociale. —> Il était le fils d'un fonctionnaire de Léopold, originaire du Tyrol. On pense qu'il s'est formé « sur le tas », sans passer par l'enseignement prestigieux de l'Académie d'architecture parisienne. L'on sait qu'à quinze ans, en 1720, il était « commis des travaux de Son Altesse Royale » ; à dix-neuf ans il était rétribué comme architecte par la ville de Nancy. Il fut employé sur les chantiers qu'animait Germain Boffrand ; peut-être, vu ses origines, a-t-il été amené à le suivre en Allemagne où l'architecte parisien avait aussi des commandes. Il épousa en 1729 Marguerite Duquesnoy, fille d'une famille aisée dont il eut huit filles et huit fils. En 1734, il figurait sur la liste des principaux architectes, sans être le premier d'entre eux. C'était Nicolas Jennesson qui dominait alors la profession et fut choisi par Stanislas comme premier architecte dès son entrée en Lorraine ; mais l'année suivante, en 1738, Héré l'avait remplacé à cette fonction. On suppose que le vieil architecte n'avait pas l'échine assez souple pour se plier à toutes les fantaisies architecturales du roi de Pologne. —> En revanche, Emmanuel Héré, sans faire de concession au bon goût classique qu'il avait hérité de Boffrand, sut donner forme aux projets originaux du souverain. Il commença d'ailleurs par œuvrer aux entreprises les plus folles, les « folies » au sens architectural du terme, ces constructions aujourd'hui détruites qui introduisirent pour la première fois dans les jardins d'Occident ce goût oriental, mi-turc mi-chinois qui avait pu être inspiré à Stanislas par ses périlleuses pérégrinations : le Kiosque, le Trèfle, au voisinage du pavillon de la Cascade et des Bosquets à Lunéville. Il embellit Chanteheux, Einville, Jolivet d'une décoration rococo qu'on ne trouve nulle part aussi exubérante en France. À Commercy, la présence d'une vraie rivière, la Meuse, lui donne l'occasion de jouer avec l'eau comme jamais on ne l'avait fait depuis l'époque maniériste ; en effet, dans le parc de Versailles, l'eau était reine, mais elle n'était pas utilisée dans le même esprit ; ici elle ne servait pas qu'à la décoration et au rafraîchissement ; elle participait pleinement de l'œuvre architecturale : il y avait des stores d'eau, des colonnes d'eau, toute une série d'inventions destinées à créer un effet d'illusion. Il ne reste malheureusement presque rien de ces œuvres originales, ni non plus du curieux château qu'il édifia à La Malgrange, avec son mur de céramiques blanc et bleu qui devait jouer de façon hardie avec les feux rougeoyants du soleil. —> Par bonheur, beaucoup de constructions sont encore visibles : l'église Saint-Jacques à Lunéville, qu'il achève (le haut des tours et la décoration) ; à Nancy celle de Bonsecours, qu'il édifie entièrement, l'hôtel des Missions pour les jésuites du père de Menoux (à côté de la Maternité rue de Lattre de Tassigny), et bien entendu les trois places qui restructurent le centre de la ville (cf. fiches "l'urbanisme" et "l'architecture"). —> Un tel travail ne se faisait pas seul ; il sut s'adjoindre la collaboration d'artistes qui travaillaient dans le même esprit mais aussi de collègues, comme Richard Mique (1728-1794), qui l'aida (notamment sur le chantier de la Nouvelle Intendance) et lui succéda lorsque la maladie le rendit incapable de travailler. En effet, prématurément usé, en partie ruiné par une entreprise industrielle suggérée par Stanislas (qui l'avait comblé de bienfaits¹), il mourut relativement jeune, à 58 ans, en état d'hébétéude. Heureusement il avait eu le temps de faire graver le *Recueil des fondations et établissements faits par le roy de Pologne*, en trois volumes avec des planches de J.-Ch. François, qui est un des plus beaux livres d'architecture du XVIII^e siècle ; il nous permet d'imaginer toute l'œuvre disparue. * /¹ Stanislas lui avait donné suffisamment pour qu'il construisît son hôtel particulier

place Carrière face à la Nouvelle Intendance, un autre place d'Alliance, revendu pour acheter un château à Eulmont ; il était propriétaire d'une terre à Corny, d'où son titre de baron car, en outre, Stanislas l'avait anobli et fait décorer de l'ordre de Saint-Michel par Louis XV.



JEAN LAMOUR (1698-1770) ~



Jean-Baptiste Lamour
serrurier du roi de Pologne
© Musée lorrain, Nancy / cliché G. Mangin

Comme il arrive souvent chez les artistes et artisans de l'Ancien Régime, Jean Lamour, né à Nancy en le 26 mars 1698, l'année où Léopold rentra dans ses États, a poursuivi une tradition familiale : son père était maître serrurier (c'est-à-dire ferronnier) à Nancy depuis 1684... C'est, bien entendu, auprès de lui qu'il acquit sa première formation ; il la compléta par un séjour à Metz puis à Paris. C'est peut-être lors de ce séjour parisien qu'il eut l'occasion de voir, dans le parc de Versailles, une sorte d'arc de triomphe métallique, dû à Delobel et détruit depuis, qui préfigure l'usage architectural du fer, qui sera la fierté du serrurier lorrain sur la place Royale. —> Rentré en Lorraine, il travailla notamment au château d'Haroué. Il devint « serrurier ordinaire » de la ville de Nancy et, en tant que tel, intervint dans l'ancienne église Saint-Épvre et à l'ancienne Intendance. —> Mais il prospéra surtout à partir du règne de Stanislas en participant aux édifices élevés par Emmanuel Héré, dont il devint l'ami : on lui attribue les grilles qui ferment le chœur de l'église de Bonsecours ; ce qui reste du château de la Malgrange donne une idée intéressante de sa contribution (voir la grille d'entrée et la rampe de l'escalier) ; les autres demeures du roi de Pologne offrent aussi de beaux exemples de son travail. Les deux grilles qu'il mit en place à la primatiale pour fermer deux chapelles latérales marquent une nouvelle étape, car leur ampleur (huit mètres de large sur six de haut) commence à poser les problèmes qu'il fallut résoudre pour édifier cette véritable architecture de fer que constitue son travail sur la place Royale où il atteignit le summum de son art (cf. fiche "l'architecture"). —> Il n'inventa pas de style, mais sut conférer au métal la ductilité que réclamait l'esthétique rocaille. Or ces entrelacs compliqués étaient travaillés à froid, généralement, martelés sur un moule en plomb, puis à la main ; ils étaient rivetés, limés et peints, parfois dorés à la feuille d'or appliquée au pinceau. À l'issue du travail, tout semble fait d'une seule pièce. L'exemple le plus frappant est la rampe de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville ; on peut la suivre au doigt sur ses vingt-cinq mètres de long : pas une trace d'assemblage ! Or, à cette époque, aucune fonderie ne fournissait de barres de fer de cette longueur ; il a bien fallu en assembler plusieurs. Des prouesses identiques sont visibles sur le bel escaier à vis du musée des beaux-arts. —> Jean Lamour était conscient de sa valeur et il voulut laisser un témoignage imprimé de son travail, comme le faisaient les architectes ; il publia donc, à ses frais, en 1767, le *Recueil des ouvrages en serrurerie que Stanislas le Bienfaisant, Roy de Pologne, Duc de Lorraine et de Bar a fait poser sur la place Royale de Nancy, à la gloire de Louis le Bien Aimé*. Après la mort de Stanislas, il s'orienta vers des commandes privées, plus modestes, mais qu'on peut admirer dans le vieux Nancy, en poussant parfois quelques portes (rue des Carmes, rue de la Primatiale, rue Montesquieu...). Il se maria en 1761, à 63 ans ; il poursuivit son travail jusqu'au bout, en infléchissant légèrement son style, le rendant plus géométrique, presque Louis XVI. —> C'était un homme cultivé ; l'inventaire après décès montre qu'il était non seulement un grand lecteur (600 livres, c'est énorme pour l'époque) mais aussi un amateur de peinture et d'objets d'art. C'est également la preuve qu'il avait su s'enrichir. —> Sa maison était encore visible après la Seconde Guerre mondiale, près de l'église Saint-Sébastien ; elle a été détruite depuis, mais ses balcons ont été sauvés et abrités au Musée lorrain. ☼





Le XVIII^e siècle est marqué par un nouvel engouement pour la nature et la botanique en particulier ; cette volonté de connaître les plantes a des répercussions dans la composition des jardins. Participant à l'embellissement du cadre de vie, ceux-ci deviennent à la fois lieu d'expérimentation scientifique, de divertissement voire de débauche mais également source d'émotion et d'introspection.



DIFFÉRENTS STYLES DE JARDINS ~

Le jardin royal. Des passionnés de botanique investissent des territoires nouveaux en quête d'espèces rares ou exotiques : leurs observations sont consignées dans de nombreux ouvrages sur les plantes et les échantillons rapportés font l'objet de tentatives d'**acclimatation** dans les serres princières. Le Jardin des Plantes à Paris et celui du Pavillon Royal de Jolivet cultivé par Léopold et Stanislas en Lorraine en sont les meilleurs exemples ; on y cultive en effet des grenadiers, des lauriers, des ananas, des melons, des agrumes...

Le jardin classique. Largement inspiré des jardins de Le Nôtre à Versailles, il affirme la **supériorité du monarque**. Son organisation en formes géométriques et symétriques montre une nature parfaitement contrôlée et maîtrisée. Mise en valeur de l'édifice qu'il complète, il s'orne de statues antiques, de canaux et de nombreux jeux d'eau. Peu à peu, l'ordre et l'organisation sévère du jardin à la française sont remis en cause par des philosophes comme Rousseau qui dénoncent « le mauvais goût » et « l'âme dépravée » dont il témoigne.

Le jardin anglais. La fin du siècle voit donc l'apparition de nouveaux jardins pensés comme une continuité de la nature. Fortement inspirés de la peinture, en particulier des œuvres de Nicolas Poussin, Claude Le Lorrain, ou Hubert Robert, ils mettent en scène des suites de tableaux et des perspectives variées favorisant errance poétique et cheminement aléatoire, symbole de la recherche de liberté. Le parc d'Ermenonville, propriété de René Louis de Girardin, est l'un des modèles du genre : c'est là que Jean-Jacques Rousseau est accueilli puis enterré en 1778. Ces **jardins paysagers** mettent en scène des **fabriques**, constructions inspirées du modèle chinois, égyptien, ou romain, des grottes et des jets d'eau. Ils disparaissent mais certains écrivains comme Nerval, Balzac, Colette continuent de les célébrer.

Les folies. Annonciatrices un peu folles des jardins anglais, les folies se développent au XVIII^e siècle, alors que la cour quitte Versailles pour Paris. Lieu de rêve et d'illusion, déployant les formes exubérantes du **style rococo**, ces **lieux éphémères** s'emploient à imiter le désordre de la nature.



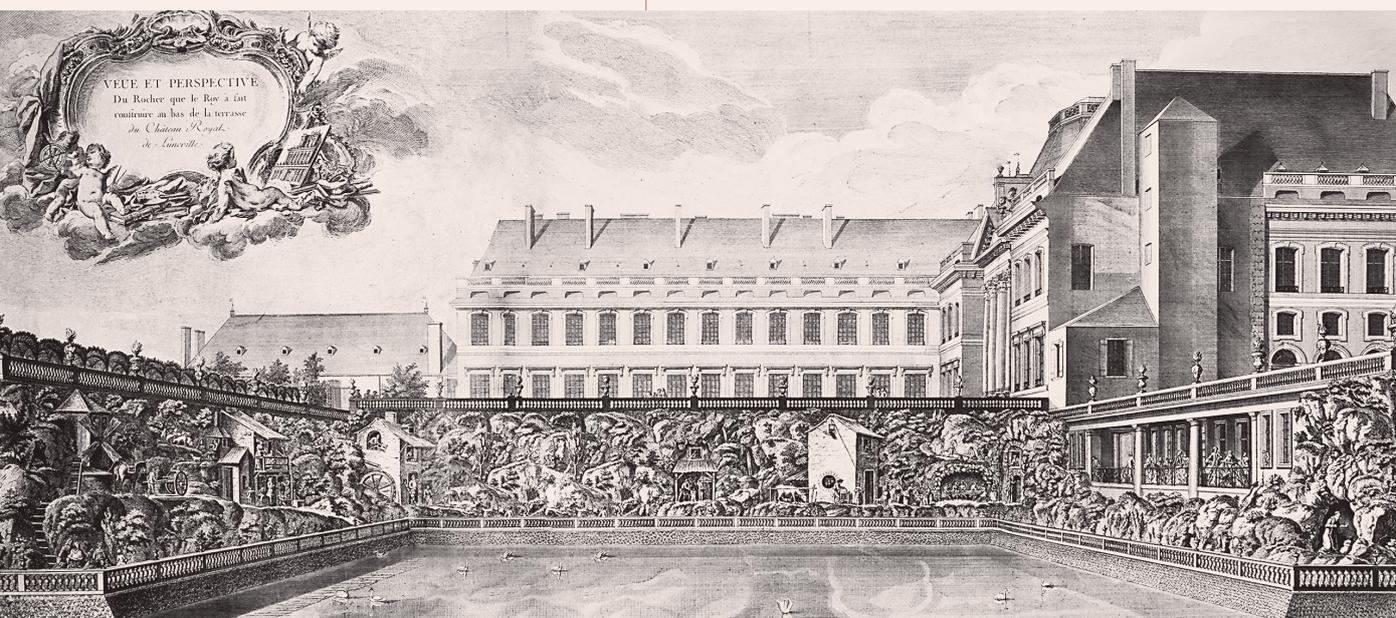
LES JARDINS DE LORRAINE ~

Le parc des Bosquets à Lunéville. Sa construction, débutée sous Léopold oblige à des travaux d'envergure en raison de la dénivellation importante et de terrains marécageux présents à cet endroit. Yves des Hours, « jardinier » du duc Léopold puis Louis de Nesle, futur dessinateur de Schönbrunn travaillent à cette réalisation. —> Lorsque Stanislas arrive à Lunéville, il en augmente la superficie et demande à Héré d'y « déployer son génie inventif ». C'est ainsi que le parc, conçu dans la pure tradition des jardins à la française se trouve parsemé de jets d'eau, de trompe-l'œil, de rocailles et de folies. Ainsi en est-il du Pavillon du Trèfle d'inspiration chinoise ou du Kiosque qui rappelle les constructions turques que Stanislas a pu admirer au cours de son exil en Bessarabie. —> L'esprit novateur des jardins de l'ex-roi de Pologne frappe toute l'Europe tant par l'**exotisme** qui y est déployé que par l'effervescence intellectuelle qui y règne. On leur attribue également parfois un esprit quelque peu démodé puisque que Stanislas y aménage des constructions mécaniques représentatives du **maniérisme** du XVI^e siècle.





Le Rocher de Lunéville, sur les bords du grand canal, en est l'une des plus célèbres illustrations. Il évoque également la vision bucolique que Stanislas peut avoir de la réalité. Là, quatre-vingt six automates actionnés par la force motrice de l'eau miment des scènes de la vie paysanne fort à l'honneur à cette époque : à gauche, sont représentés les travaux quotidiens comme la garde des moutons, la fabrication de la farine et à droite les loisirs. La cour semble assister à ce spectacle tandis qu'un ermite, dans une grotte, est en proie au recueillement. L'ensemble, plein de mouvement, de couleur et de sonorités variées, est situé dans un décor montagneux artificiel qui donne son nom à ce lieu. —> À la mort de Stanislas, Louis XV fait détruire ou vend la plupart de ces décors et un architecte lorrain, Nicolas De Pigalle, en réaménage une partie à Schwetzingen dans le jardin de l'Électeur du Palatinat Charles Théodore. Le jardin de Lunéville est transformé en parc à l'anglaise au XIX^e siècle ; il a repris aujourd'hui les dimensions du temps de Léopold. ☀



Le Rocher de Lunéville,

Recueil Emmanuel Héré

© Bibliothèque municipale, Nancy

/ cliché Ville de Nancy



LES AUTRES CRÉATIONS DE STANISLAS

Stanislas se livre en Lorraine à une œuvre paysagère exceptionnelle ; chacune de ses résidences est entourée de jardins :

La Malgrange : elle se caractérise par le Jardin des Goulottes, résille de petits ruisseaux et d'un chemin de croix orné de jets d'eau.

Chanteheux : cette folie, à la fois pavillon de réception et ferme est environnée d'orangers.

Einville : un miroitement de vitres et de glaces fait communiquer le salon et le jardin.

Jolivet : lieu d'expérimentation où sont cultivées des espèces extraordinaires.

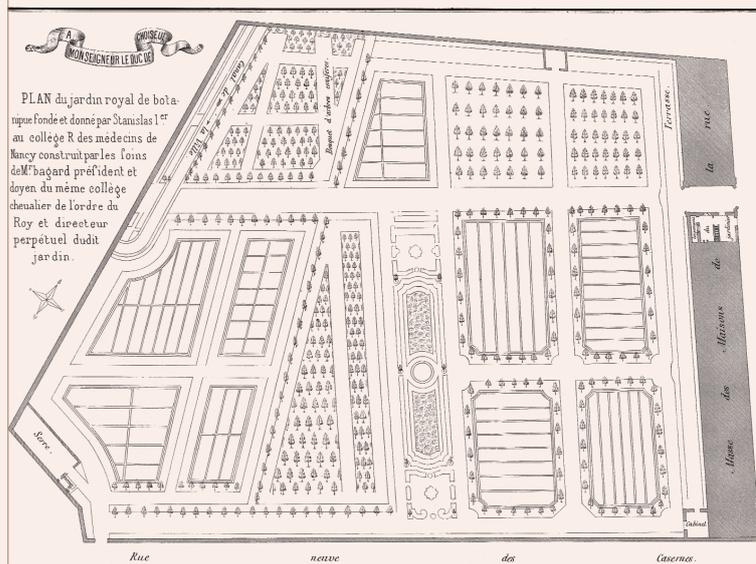
Commercy : jardin extravagant où l'eau règne en maître absolu dans des réalisations féeriques : pyramides d'eau, canal sillonné de gondoles...

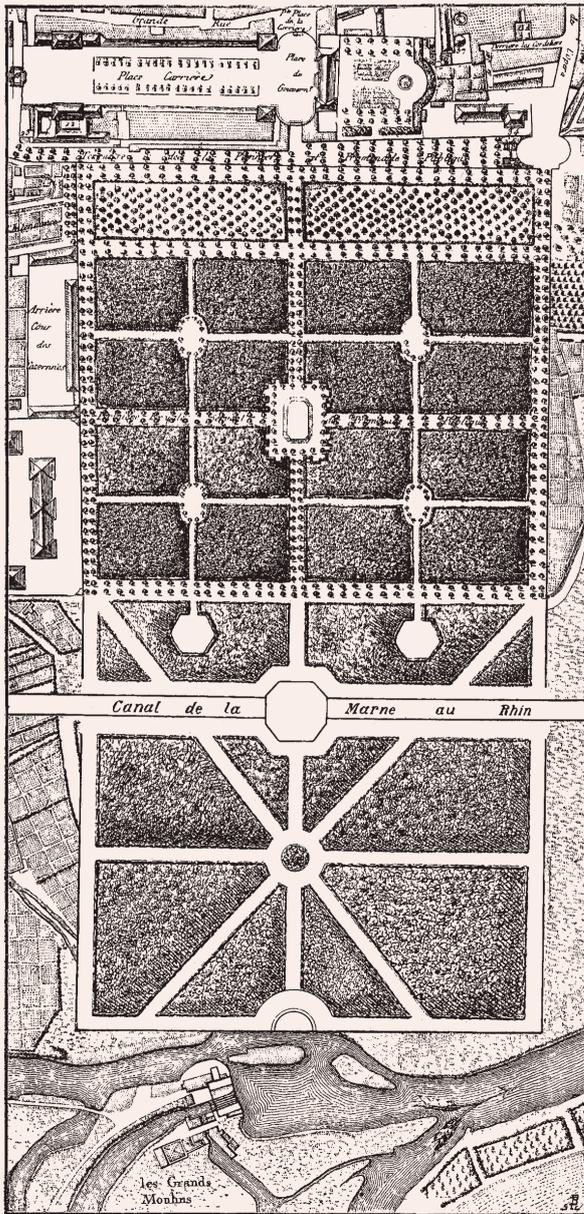
Le jardin Dominique Alexandre Godron. À l'origine, le Jardin Royal des Plantes est établi à l'Université de Pont-à-Mousson. À la demande de Stanislas, il est transféré à Nancy au-delà de l'ancienne porte Sainte-Catherine, à l'endroit où le Collège royal de médecine exploite déjà un jardin destiné à l'enseignement de la botanique. Cette opération a lieu seulement en 1768 lorsque l'université quitte elle aussi son emplacement initial. Constitué de longues plates-bandes rectilignes, le jardin devient un lieu de culture, d'enseignement et de promenade, accueillant toutes les plantes nécessaires à la **médecine**, ainsi que des arbres, arbustes, conifères et **arbres fruitiers**.

→ Peu à peu, la culture des **plantes à bulbes** importées d'Amérique se développe, non pour l'ornement mais pour la dégustation des bulbes ; ce n'est qu'ensuite que ces plantes donneront quelques notes de couleur aux parterres. Ces motifs floraux seront repris et transformés dans les arts décoratifs. 🌸

Plan du jardin,
Dominique Alexandre Godron

© Archives municipales, Nancy





Plan de la pépinière,
projet Lecreulx

© Archives municipales, Nancy

La pépinière. Stanislas a l'idée de la pépinière de Nancy en 1739, et fait alors réserver les terrains situés à flan des remparts à l'est de la ville à l'emplacement du bastion des dames où les arquebusiers s'exercent au tir. En 1758, l'intendant La Galaizière en confie la conception à Messieurs de Stainville et Lecreulx. Après plusieurs projets, le parc est finalement achevé en 1772. Constitué de seize carrés et d'une grande allée à l'extrémité de la place Carrière, il est planté de **nombreuses variétés d'arbres** destinés à border les routes lorraines. Il est ouvert à la promenade le dimanche. À peine la pépinière est-elle terminée que l'ingénieur Lecreulx entrevoit en 1778, un projet d'agrandissement utopique allant jusqu'à la Meurthe avec implantation d'un canal faisant participer l'eau au décor de la ville. Celui-ci n'est pas réalisé, en revanche le parc s'enrichit au XIX^e siècle d'un espace inspiré des jardins anglais fort prisés à l'époque et encore présent aujourd'hui. ☉

